

# Lectures

Les comptes rendus

/

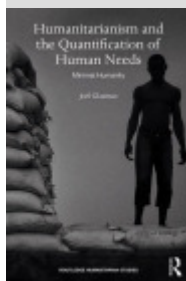
2021

---

## Joël Glasman, *Humanitarianism and the Quantification of Human Needs. Minimal Humanity*

THOMAS LEROSIER

[https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE\[HY000\] \[2006\] MySQL server has gone away](https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000] [2006] MySQL server has gone away)



Joël Glasman, *Humanitarianism and the Quantification of Human Needs. Minimal Humanity*, New York, Routledge, coll. « Humanitarian Studies », 2020, 274 p., ISBN : 9780367464165.

---

### *Texte intégral*

- 1 Partant de l'engouement des acteurs humanitaires pour la production de données quantitatives, Joël Glasman se livre à une investigation historique sur l'invention des besoins humanitaires (*basic needs*) et l'émergence concomitante de leur quantification. Il traite de la naissance d'un « *evidence-based humanitarianism* » (p. 1) et cherche à en examiner les effets sur la structuration du champ humanitaire et sur les pratiques de terrain. Joël Glasman propose une enquête fouillée, largement documentée et bien illustrée, qui s'inscrit dans le champ des études humanitaires, mais qui résonne aussi singulièrement avec l'histoire sociale des sciences et des techniques à laquelle elle emprunte un certain nombre de thèmes (comme la standardisation, les controverses, la

mesure, l'objectivité, la diffusion des techniques...)¹.

2 Dans un premier chapitre, l'auteur s'intéresse à la généalogie du concept de « besoins ». Inexistants à la fin du XIXe siècle, les besoins apparaissent progressivement avec l'avènement des mouvements hygiénistes, les évolutions de l'économie politique et la quantification des besoins des classes laborieuses (rations alimentaires minimales, calcul des salaires). Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, l'idée que les besoins humains sont quantifiables et hiérarchisables est devenue courante dans le monde occidental. D'abord formulée comme l'un de ses principes fondateurs par le Mouvement international de la Croix-Rouge, sous l'expression de « proportionnalité de l'aide », la quantification des besoins devient l'un des fondements du principe humanitaire d'impartialité². En garantissant une évaluation objective et une commensurabilité des souffrances humaines, cette quantification des besoins apparaît comme garante d'une impartialité de l'intervention humanitaire. Le paradigme des besoins s'impose progressivement au sein des institutions internationales, parallèlement d'autres indicateurs comme le seuil de pauvreté (Banque mondiale), l'indice de développement humain (Programme des Nations-Unies pour le développement, PNUD), *etc.* qui entérinent la quantification comme pratique structurante de l'aide humanitaire internationale. Dans les chapitres qui suivent, l'auteur s'intéresse à la manière dont le concept de besoins se déploie dans le champ humanitaire sous forme de procédures, de pratiques, de standards et d'objets techniques.

3 Joël Glasman étudie, dans son deuxième chapitre, la façon dont le Haut-Commissariat aux Réfugiés (HCR) rend lisibles des situations particulièrement complexes de déplacement de population via des systèmes de classification relevant de différentes logiques, à la fois légales (demandeurs d'asile, déplacés internes, réfugiés), socio-professionnelles (étudiants, infirmiers...) et relatives à la vulnérabilité (personnes en situation de handicap...). Ces systèmes sont le fruit d'une sédimentation historique qui mêle à la fois des courants de pensée, des débats et des expériences de terrain. Ils offrent également un lexique commun permettant au HCR d'acquiescer de nouveaux partenaires ou d'asseoir sa légitimité dans le champ humanitaire.

4 Dans le troisième chapitre, Joël Glasman décale à nouveau le regard. Il retrace l'histoire du bracelet MUAC (*mid-upper arm circumference measure*), un dispositif de mesure du périmètre brachial, destiné à diagnostiquer la malnutrition dans des situations d'urgence. L'auteur montre comment la question de la commensurabilité cristallise également autour des objets techniques et se diffuse à travers eux. L'histoire racontée par Joël Glasman pourrait être un cas d'école en histoire des techniques³. Alors que, dans les années 1960, les méthodes de diagnostic anthropométrique (périmètre brachial, notamment) et biochimique (analyses sanguines) sont en concurrence, c'est le bracelet MUAC qui s'impose progressivement, au point de devenir un objet-symbole de l'intervention humanitaire (p. 92). Trois éléments explicatifs sont avancés par l'auteur. Le premier remonte à la fin des années 1960. La guerre du Biafra fait rage (au sud-est du Nigéria) et conduit une large population à la famine. Dans un contexte d'intense récupération politique, le Comité international de la Croix-Rouge (CICR) ressent le besoin d'asseoir son plaidoyer sur des « preuves objectives ». Il entreprend alors d'utiliser le bracelet MUAC pour cartographier la malnutrition afin d'identifier ses zones d'intervention. La quantification des besoins lui permet de dépolitiser son action grâce au pouvoir d'objectivation de la science. Cette opération fonctionne comme une démonstration publique à grande échelle de l'efficacité du bracelet MUAC⁴. Le deuxième élément tient à la rhétorique des promoteurs du bracelet. Ils abandonnent les débats portant sur la précision scientifique pour mettre en avant la « rationalité pratique » des humanitaires qui doivent intervenir dans des situations

chaotiques. Enfin, troisième élément, le travail des promoteurs du bracelet MUAC ne se fait pas sur le terrain de la preuve, mais sur celui du design de l'objet. En fabriquant des bandelettes de plastique solides, facilement transportables, bon marché et simples à utiliser, les promoteurs du bracelet ont facilité sa diffusion dans le champ humanitaire. Le bracelet MUAC ne disqualifie pas les diagnostics concurrents (biochimiques et cliniques) parce qu'il est l'outil de mesure le plus précis ou parce qu'il crée le consensus au sein des débats d'experts, il se diffuse parce qu'il est adapté au terrain dans les situations d'urgence. La question de la quantification n'est donc pas qu'une question épistémologique, elle est également éminemment pratique.

5 Décalant à nouveau le regard, le quatrième chapitre porte sur le projet SPHERE qui vise à proposer des standards minimums universels pour les interventions d'urgence. Il met en évidence la manière dont la notion de besoins se formalise à travers les fameux standards. Retraçant l'histoire du projet, l'auteur montre comment la définition de besoins minimaux et de standards valables pour l'ensemble de la planète est tout autant le fruit d'un débat d'experts que d'un travail politique visant à établir des réseaux d'alliance, à obtenir des financements, à donner une visibilité au projet, *etc.* Dans cette histoire, encore, la quantification vient assurer l'objectivité et la légitimité de l'intervention humanitaire à un moment où elle est fortement remise en cause après l'expérience désastreuse de gestion des camps de réfugiés rwandais au milieu des années 1990.

6 Enfin, dans les derniers chapitres, l'historien se fait anthropologue en accompagnant sur le terrain les équipes du HCR et d'OCHA (le bureau des Nations Unies pour la coordination des affaires humanitaires) pour y suivre très concrètement les pratiques de collecte et de compilation des données. L'auteur montre que le recueil des données sur le terrain se fait parfois dans la confusion et le doute, et que les difficultés sont légion : papiers d'identité perdus, files d'attente interminables, problèmes de traduction, chaleur, complexité de chaque situation familiale, agacement des agents et impatience des réfugiés... La force de ces derniers chapitres est de souligner, contre l'illusion d'un savoir robuste, les difficultés pratiques que connaissent les agents de terrain et, finalement, la fragilité intrinsèque des données collectées.

7 Au terme de l'ouvrage, on regrette que l'idée d'« humanité minimale », évoquée dès le sous-titre du livre, demeure si difficile à saisir. Elle n'est pas traitée de manière systématique et son statut conceptuel reste finalement indéfini. D'une part, l'humanité minimale serait l'humanité perçue par les institutions humanitaires, lesquelles ne reconnaîtraient pas de collectifs intermédiaires entre l'individu souffrant et l'humanité dans son ensemble. Cette idée mériterait d'être développée, ne serait-ce que pour rendre compte des méthodologies dites « communautaires » et des pratiques de « ciblage » (sélection des bénéficiaires ou des ménages devant tenir compte des inégalités au sein des communautés) qui sont incontournables dans les interventions humanitaires. D'autre part, l'humanité minimale renverrait essentiellement aux besoins et aux standards minimaux, mais sans expliciter en quoi ces standards la déterminent ou la font advenir (p. 248-249). En dépit de cette ambiguïté conceptuelle, l'approche éclectique de Joël Glasman fournit une histoire fascinante de l'avènement de la quantification des besoins dans le champ humanitaire et des « infrastructures de la commensurabilité » qui la supportent (p. 243). Cette histoire intéressera autant les chercheurs que les acteurs humanitaires qui, comme le rappelle régulièrement l'auteur, sont loin d'être naïfs vis-à-vis des catégories et des outils qu'ils utilisent au quotidien.

---

## Notes

1 Cette histoire de la quantification des besoins humanitaires a toute sa place dans l'histoire des régimes de savoirs telle qu'elle est proposée depuis vingt ans par Dominique Pestre et ses collaborateurs : Christophe Bonneuil et Dominique Pestre (dir.), *Histoire des sciences et des savoirs. Tome 3 : le siècle des technosciences*, Paris, Seuil, 2015.

2 Consacrés par l'Assemblée générale des Nations-Unies en 1991 et adoptés par les différentes institutions et organisations non gouvernementales, les principes humanitaires d'humanité, de neutralité, d'impartialité et d'indépendance ont pour vocation de guider l'action humanitaire et d'en assoir la légitimité.

3 Pensons à la question de la diffusion des techniques abordée dans David Edgerton, *Quoi de neuf ? Du rôle des techniques dans l'histoire globale*, Paris, La Découverte, 2013.

4 Le rôle des démonstrations publiques dans la diffusion des savoirs est un thème classique de l'histoire des sciences. Pensons par exemple au chapitre 3 de Simon Schaffer, *La fabrique des sciences modernes (XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Éditions du Seuil, 2014.

---

## **Pour citer cet article**

### *Référence électronique*

Thomas Lerosier, « Joël Glasman, *Humanitarianism and the Quantification of Human Needs. Minimal Humanity* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, mis en ligne le 07 janvier 2021, consulté le 07 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/lectures/46346> ; DOI : [https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE\[HY000\] \[2006\] MySQL server has gone away](https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000] [2006] MySQL server has gone away)

---

## **Rédacteur**

### **Thomas Lerosier**

Chercheur associé à l'IPHiG, Université Grenoble-Alpes, spécialisé dans l'étude des sciences, techniques et sociétés et dans l'étude des situations de crise humanitaire (Mali, Centrafrique).

### *Articles du même rédacteur*

**Daniel Compagnon et Estienne Rodary, *Les politiques de la biodiversité*** [Texte intégral]

**Dominique Lorrain et Franck Poupeau (dir.), « De l'eau ! Pratiques, modèles, légitimités », *Actes de la recherche en sciences sociales*, no 203, 2014** [Texte intégral]

---

## **Droits d'auteur**

© Lectures - Toute reproduction interdite sans autorisation explicite de la rédaction / Any replication is submitted to the authorization of the editors